

Édith Habersaat

Édith Habersaat et Susy Turcotte

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

Narcisse et Rimbaud : la tentation autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Habersaat, É. & Turcotte, S. (1986). Édith Habersaat. *Nuit blanche*, (25), 50–51.

ÉDITH HABERSAAT

Le critique Jean Rousset a parlé d'un Narcisse romancier. La formule semble tout indiquée pour rendre compte des écrivains suisses, en particulier ceux de Romandie. Dans sa communication (dont nous extrayons ici quelques passages), la Suisse Edith Habersaat a rappelé que deux écrivains de son pays, Rousseau et Amiel, ont marqué de leurs immenses présences l'histoire de l'inscription du je dans la littérature.

Il se peut que la production littéraire helvétique, encore mal déterminée car souvent associée à d'autres littératures francophones (à celle de la France, par exemple), admette d'être caractérisée par le récit autobiographique, cela uniquement parce qu'elle est à l'affût de tout ce qui pourrait participer à l'identité intrinsèque qu'elle réclame. Et il en est certainement de même avec le génie du lieu qu'on lui reconnaît corollairement.

Outre cette hypothèse d'une légitimation du narcissisme littéraire en Suisse intervient également le concept de la tradition. Une tradition qui n'est en fait pas tellement ancienne: si notre histoire littéraire commence au Moyen Âge avec Othon de Grandson, elle ne trouve une sorte d'assise qu'au XVIII^e siècle, époque où un certain Bridel a invité ses contemporains à «exprimer leur pays». Et un siècle plus tard, Samuel Cornut lançait cette prophétie actuellement en voie d'accomplissement: «Le roman suisse-français sera!» (1895)

Othon de Grandson a inauguré la littérature helvétique sur le mode du je, mais de ce je propre à l'universalisme médiéval et à l'œcuménisme sentimental. Je polyvalent, je-vous-nous... je finalement assassiné par les Communes vaudoises et cela — dérision! — lors d'un combat singulier. Quatre siècles plus tard, la Suisse revendique le droit à l'existence d'une littérature autochtone, et Jean-Jacques Rousseau (l'auteur des *Confessions*) représente alors, selon Jean Starobinski, «une préfiguration globale des possibilités offertes et des contraintes imposées aux écrivains de Suisse romande.»

La postérité d'Amiel

Le *Journal intime* de Henri-Frédéric Amiel, écrivain quintessenciel de la littérature suisse-romande, renouvelle le discours autobiographique. Notons que la démarche d'Amiel s'inscrit parmi celle des diaristes les plus portés à mettre davantage en scène la dissolution du je que son affirmation. Emploi du passé: «... parce que je n'ai ni présent, ni avenir», dit l'écrivain helvétique en 1859.

«Écrire je... et avoir l'audace de ses aveux, de ses séductions...» Mais le je amiélien qui traverse les 16 900 pages du *Journal intime* est, du vivant de son auteur, le grand exilé par excellence. Je incarnation de la pensée pure, se réfléchissant sur elle-même, se dévorant, et reconnue comme telle post mortem seulement...

La filiation rousseauiste et surtout amiélienne dont se réclament actuellement bon nombre d'écrivains helvétiques ne se pose pas seulement en termes narratifs, mais également en termes cliniques. La paranoïa de Rousseau investit le je d'une toute-puissance, et l'hypocondrie d'Amiel en fait un facteur d'angoisse. Le je rousseauiste se persuade de sa propre innocence et, partant, rejette le mal hors de lui-même; tout au contraire, le je amiélien se garde du jugement: «Comment condamner, demande-t-il, quand j'ai reconnu que les éléments de tous les vices et de tous les crimes étaient en mon sein, et qu'il n'y a aucun mal dont je ne sois capable?»

Ces deux définitions antithétiques du narcissisme suisse d'un autre temps éclairent, d'une certaine façon, celui des romanciers contemporains les plus importants de l'Helvétie, de la Romandie en particulier. Jean Vuilleumier se réclame par exemple d'Amiel (comme Velan, Monnier, Junod et tant d'autres!), et cela à juste titre: je auteur-narrateur, source d'une profonde angoisse, demeure dans les marges de l'œuvre de l'écrivain genevois. Au vrai, il n'apparaît comme tel que dans un essai publié en 1982 (*Georges Haldas ou l'état de poésie*), et il s'agit là d'une exception puisque l'auteur admet son incapacité carrément physique à oser le je auteur-narrateur. Recours alors au je personnage-narrateur qui procède à la mutation du narcissisme névrotique en narcissisme cosmique: je, c'est vous, nous, eux, toi et moi. Nous retrouvons une résonance narcissique dans *Les chroniques* de Georges Haldas, qui à l'encontre de son ami Vuilleumier, ose le je auteur-narrateur.

Considérés comme deux des figures de proue de la littérature suisse-française, ces auteurs ont une certaine influence mais ne font pas vraiment école: le roman helvétique se cherche encore, et ses autres représentants marquants composent, pour la plupart, avec les différentes formes d'un je implicite ou explicite, mais rares sont les écrivains de Suisse romande à oser le je tel que Rousseau a voulu l'employer. Question de goût ou de retenue? Auquel cas il faudrait alors rechercher l'origine de ce constat dans le puritanisme qui a imprégné la Suisse francophone à l'heure d'un certain protestantisme.

La part des genres

Malgré la pratique récente (mais encore bien timide!) de la codiffusion, l'écrivain suisse n'a qu'un public très restreint: avant 1920 déjà, et jusqu'en 1960 en tout cas, bien des auteurs ont alors remarqué que ce facteur les incitait à raconter leur histoire plutôt qu'une histoire. Leur propre histoire coulée dans le moule d'un je travesti, ou alors à ce point chargé d'éléments allogènes (autre forme du travestissement) qu'elle se désolidarise parfois du genre romanesque pour tendre plutôt vers l'essai à caractère didactique, philosophique, religieux. Ou encore vers le poème...

Mais alors, en Suisse, «quelle part faire entre la confession, la nostalgie, la mode, les culs-de-sac idéo-



Édith Habersaat et Jean-Guy Pilon

logiques et le retour au mode majeur du chant lyrique?», demandez-vous.

On peut noter qu'il y a actuellement, en Suisse, prédominance du récit autobiographique, et cela ne relève absolument pas d'une mode. Certains écrits véhiculent un humanisme plutôt qu'une idéologie à caractère religieux ou politique. Des ouvrages idéologiques ont évidemment paru dès 1974, lors de l'affaire du Jura (seul trouble sérieux, en Suisse, depuis les guerres napoléoniennes...), mais ils appartiennent davantage à la sociologie de l'événement qu'à la littérature considérée dans son acception stricte.

Que reste-t-il alors, hormis le *moi* sujet ou objet? Il y a le passé qui donne une assise au présent, mais il y a surtout le regard posé sur l'Autre, sur les Autres, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Un regard tout à la fois regardé et regardant: *je, tu, nous, vous, eux...*

Perception personnelle, s'il en est... Chaque littérature m'apparaît en effet comme l'une des pages d'un Livre cosmique. Alors, en fin de compte, Narcisse ne serait-il pas un immense ouvrage qui n'en finit plus de s'écrire et de se récrire? ■

Edith Habersaat (*passim*)

Auteure d'un essai sur Jean Vuilleumier (Université de Fribourg, 1985), Edith Habersaat a jusqu'ici publié sa production de fiction à *L'Âge d'homme: Le mur du son* et *L'Âge du feu* (1981) et *Turbulences* (1986). Notons par ailleurs que la littérature helvétique de langue française est publiée, outre à *L'Âge d'homme*, par les éditions de l'Aire et de la Baconnière, comme c'est le cas pour Jean Vuilleumier, Georges Haldas et Yvette Z'Graggen. *Le Journal intime* d'Amiel a été publié par *L'Âge d'homme* et les *Confessions* de Rousseau sont toujours disponibles en poche aux catalogues Folio (n° 376), GF (n° 181) et Livre de poche (n° 1098). Signalons enfin que Marie José Thériault tient une chronique de littérature romande dans *Vice versa*.

Edith Habersaat *TURBULENCES* *L'Âge d'Homme, 1986*

Céline, suite au décès de sa mère, voit son identité éclater et devient comme un oiseau égaré pris d'un bizarre vertige, celui qui l'entraîne et la fait tournoyer dans l'espace du déséquilibre mental. Voyage obscur où elle perçoit l'existence de l'autre en elle, la folie, incarnée par l'hydre menaçant qui ne cesse d'étendre sa brûlure et de multiplier ses assauts. Voyage bouleversant où la gravité de l'état est mesurée par les personnes proches, mais non pas la détresse.

Céline s'est fermée à clé, d'instinct, et meurt aussi quelque part en elle, plongée qu'elle est dans sa «psychose à tendance paranoïaque». On assiste à l'orage intérieur, à la désintégration de la personnalité, puis à la naissance d'une vision: l'Océane-Mer que Céline façonne à même son enfermement. La vraie vie, peut-être, rendue par le pouvoir de la création littéraire.

Turbulences traite d'un sujet tabou, la folie, et l'écriture correspond au désordre et à l'agitation de Céline. Un texte lourd d'une solitude prête à éclater mais qui demeure étouffée entre les murs. ■

Susy Turcotte

EDITH HABERSAAT

TURBULENCES

L'ÂGE D'HOMME